

auditeurs de partager avec lui un rêve éveillé « machiné » par le conteur ? Mais cette bouche à images qui projette un univers hallucinatoire dans l'imaginaire des auditeurs, reconnaîtrait-elle sa narration si elle pouvait « voir » dans l'esprit de ces derniers ? Autant d'auditeurs, autant de contes et pourtant le noyau dur de l'intrigue circule sans encombre à travers la succession des générations en accumulant des variantes tout en demeurant fidèle à lui-même.

Où loge donc cette poésie ? Dans l'activité « élocutoire » du conteur, dans la scénographie intérieure de l'auditeur, dans sa mémoire non pas comme un rappel de l'intrigue, mais comme impression diffuse et persistante ? Il arrive que les conteurs les plus performants soient les plus mauvais transmetteurs (ou passeurs), car ils envoûtent leur auditoire en lui procurant ce sommeil hypnotique qui est la marque d'une œuvre achevée, selon la conception du cinéaste Bertrand Tavernier : un bon film, affirmait-il en substance, c'est quand on dort et que personne ne s'en plaint. Écouter un conte serait prendre congé, temporairement, de soi-même.

Mais il ne peut y avoir de conte sans mémorisation et remémoration : « memorat » et « fabulat ». Sauf pour les formulettes où le mot à mot est d'obligation, le conteur ne retient qu'une enfilade d'images qu'il met en mots au fur et à mesure qu'elles se présentent à son esprit. Cette action suggère un parcours, un trajet, et le conteur invite au voyage en cheminant lui-même à travers son imagerie intérieure. Nicolas Bouvier n'écrivait-il pas que la « vertu d'un voyage [était] de purger la vie avant de la garnir » (*L'Usage du monde*). D'une certaine manière, le conteur est davantage un « créateur » qu'un créateur. Sans le savoir, il renoue, par-delà les âges, avec la mnémotechnique développée par Simonide de Céos que Frances A. Yates a longuement analysée dans *L'Art de la mémoire*.

Tout au long de son recueil, Nicole Belmont aiguillonne notre curiosité : que ce soit la « fabrication » d'un conte merveilleux (chapitre 3), l'origine de la couleur de la Barbe bleue de Perrault et du prénom de la sœur de l'héroïne anonyme (chapitre 4), ou l'« invention d'un genre populaire » (chapitre 5), l'auteure en traite avec une érudition jamais lourde et partage ses réflexions de manière, pourrait-on dire, dialogique : entraîné par les fines analyses de Nicole Belmont, le lecteur que je suis avait l'impression de poursuivre un dialogue qui s'est prolongé bien au-delà de la lecture, comme un écho qui résonne encore en nous après que sa source s'est tue.

Cette impression m'a paru particulièrement manifeste lorsqu'elle a abordé la question de la transcription des contes de tradition orale. Tous ceux qui ont fait du terrain connaissent bien les problèmes insolubles posés par la mise par écrit de la mise en parole. Le texte imprimé est destiné à la lecture. Ce qui représente ne ressemble pas à ce qui est représenté. Dans la réalité quotidienne, une chaise a quatre pattes ; sur papier elle a cinq lettres. Comment dès lors

faire en sorte qu'il conserve et redonne toutes les facettes de la cueillette, elle-même un pâle reflet de ce qui se passe lorsque les conditions de la narration sont naturelles, c'est-à-dire qu'elle s'exerce sans ce témoin gênant qu'est le collecteur. La lecture obéit à ses propres impératifs irréductibles à la vive voix. Nicole Belmont examine la problématique écriture-orature-oralité sous toutes les coutures et indique les chausse-trappes dans lesquelles tout transcripteur tombera inévitablement. Ce dernier est condamné à adopter une solution pratique pour le cas qui l'occupe et il lui incombe de s'en expliquer.

Mais la question n'en reste pas moins posée : transcrire revient-il à extraire un récit de la tradition orale pour le faire basculer du côté de la littérature, mais cantonné dans une province sise aux marches de la république des lettres ? Nicole Belmont ne nous épargne pas le mépris avec lequel les gens du mot écrit traitaient et traitent encore ceux du mot dit. Qu'on relise La Fontaine sur le pouvoir des fables. Son parti pris plein d'empathie ne le retient pas de voir dans le peuple un enfant qu'il faut amuser. On le sait depuis des lustres pourtant : les contes s'adressent aux adultes la plupart du temps. Les milieux de transmission ne l'ignoraient pas. Quant aux milieux lettrés, ils ont fait montre de surdité volontaire avec opiniâtreté. Pourtant, elle aura beau s'en défendre, l'institution littéraire s'est toujours abreuvée, sciemment ou non, à la mamelle de la tradition orale. Le conte peut devenir un genre fréquentable à condition de le destiner aux enfants. Il est ardu de faire fi de ses origines et de son éducation : à preuve, plusieurs collecteurs, pourtant bien intentionnés, n'en laissent pas moins percer leurs préjugés de lettrés dans leurs commentaires sur les résultats de leurs cueillettes.

L'essai de Nicole Belmont est de ceux dont la richesse réflexive rend difficile la tâche de le résumer dans un simple compte rendu. Sa valeur séminale fécondera tout esprit un tant soit peu intéressé au conte. Les questions soulevées sont de celles qui nourrissent longtemps la réflexion et ouvrent de nouveaux horizons pour les recherches sur la tradition orale. C'est peu dire que j'ai aimé cet essai, je l'ai dégusté.

BERTRAND BERGERON
Saint-Bruno en Lac-Saint-Jean

BERGERON, GASTON. *Discours simple ! Mots du Saguenay, du Lac-Saint-Jean et de Charlevoix entendus, perdus et retrouvés*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2017, 237 p. ISBN 978-2-7637-3435-4.

Dans le parler populaire du Saguenay, Lac-Saint-Jean et Charlevoix trois « provinces dans la province » ainsi que l'exprimait Jacques Ferro — cherchez l'erreur ! —, « discours simple » qualifie péjorativement « tout

déclaration ou réplique déplacée, inattendue » quand il ne sanctionne pas une « blague déplacée, grossière, grivoise » (p. 89). Celui qui tient un tel propos, même si son intention n'était pas de « faire simple », finit invariablement par « avoir l'air simple », et, à force de « simplicités », passe définitivement pour « simpasse » auprès des siens. Ce jugement éthique le suivra jusque dans la tombe. Subsiste néanmoins un emploi hypocoristique qui s'adresse aux esprits moqueurs : « Ah que t'es simple ! » Autant dire que rien n'est simple au pays des bleuets et des gourganes. Avec une telle variété dans l'emploi de cette locution emblématique, on comprend pourquoi Gaston Bergeron a choisi « discours simple » pour titrer son glossaire. À l'Université Laval, mes condisciples, en apprenant mon lieu d'origine, ne rataient pas l'occasion de me brocarder de « bleuet » ou « beluet », y ajoutant « bobettes » et « à cause que ». Eussé-je voulu dissimuler ma « nationalité » que mon accent m'aurait de toute manière dénoncé. Comme l'exprime avec à propos le poète M. Zamacoïs : « Avoir l'accent, enfin, c'est, chaque fois qu'on cause/Parler de son pays en parlant d'autre chose ». De mon « pays », j'en parlais dès que j'ouvrais la bouche. Si j'en incarnais l'illustration, je n'en revendiquais pas la défense. Je n'ai jamais décelé la moindre malice dans ces joyeux propos, seulement une camaraderie de bon aloi. Et puisque je ne voulais pas « avoir l'air simple », je riais franchement avec eux.

Avec *Discours simple !* Gaston Bergeron nous gratifie d'une belle compilation qu'il fait plaisir de tenir entre les mains. La parcourir, entrée par entrée, ravive le souvenir de ces grimoires remplis d'incantations capables de ramener à la vie de chers disparus. La lecture de *Discours simple !* fut pour moi l'équivalent de la petite madeleine de Proust : j'ai eu l'impression de retrouver ma langue maternelle, celle qui m'a servi à nommer les choses qui m'entouraient et les émotions qui pullulaient dans mon âme d'enfant et d'adolescent. Les mots ont cette faculté de servir d'interface entre le patrimoine matériel et le patrimoine immatériel en raison de leur double nature : matérielle par les ondes sonores qui les acheminent à nos oreilles (le signifiant) et immatérielle par leur sens porteur d'un pouvoir évocateur et mémoriel (le signifié).

En parcourant mot à mot ce précieux glossaire, tout un monde s'est mis à vivre et à vibrer en moi : des usages et des coutumes disparus, des mœurs d'une époque révolue, des façons de faire disqualifiées par les nouvelles technologies, une manière de penser et de dire la vie, tout ce qui constituait une culture et une civilisation s'est mis à revivre par la simple évocation des mots qui ont servi à les nommer. Le patrimoine matériel pourrait disparaître, son expression immatérielle en conserverait, comme un dépôt sacré, le souvenir dans nos mémoires. Ces mots sagement alignés selon l'ordre alphabétique ont-ils le pouvoir de ramener tout cet univers de manière fonctionnelle à

l'intérieur de nos vies ? J'en doute, car, peut-on jamais « revenir à la page où l'on aime [quand] la page où l'on meurt est déjà sous nos doigts » (Lamartine). Mais ils sont les adjouvants indispensables à ce devoir de mémoire qui donne au moi son épaisseur dans le temps et l'inscrit dans la continuité. C'est pourquoi il faut traiter ceux que le discours ne conscrit plus comme des objets muséaux afin de les préserver et les mettre en valeur. Qui sait si, un jour, ils ne retrouveront pas, grâce à quelque imprévisible événement, le chemin de la vive voix ?

Ce glossaire, ce conservatoire du déjà dit, dépeint une société rurale traditionnelle. L'univers techno-industriel qui est désormais le nôtre les a rendus obsolètes pour la plupart d'entre eux. En perdant les mots qui le nomment, ce monde s'évanouit peu à peu, s'évapore avant de disparaître définitivement. La normalisation de la vie collective, l'apprentissage de sa langue maternelle comme si c'était une langue seconde (le « dites » et « ne dites pas » des campagnes du bon parler français de naguère patronnées par la Société Saint-Jean-Baptiste), l'anglicisation rampante de la terminologie technique qui disqualifie d'avance la capacité du français à nommer les choses de la vie lui ont porté un coup fatal.

Il faut rendre hommage à Gaston Bergeron d'avoir rendu sa noblesse à ce vocabulaire dont plusieurs occurrences survivent toujours dans le discours populaire par une sorte d'inertie sociale. Elles finiront par disparaître à leur tour, faute de locuteurs pour les transmettre.

Même si, par modestie, l'auteur destine « cet ouvrage [...] au grand public » (quatrième de couverture), il n'est pas interdit d'y voir un ouvrage de référence. Après avoir brièvement exposé la situation du français en Amérique à travers son histoire, Gaston Bergeron expose sa méthodologie, présente le panorama condensé des « particularités de la prononciation québécoise traditionnelle » (p. 9 sq.). La « [d]isposition des données » (p. 17 sq.) balise bien la consultation de ce glossaire. Le « lecteur pressé » (p. XIII-XIV) ou diligent aura vite fait de constater que la langue orale n'a pas d'orthographe arrêtée. La manière oralisante utilisée par l'auteur pourrait-elle servir de modèle à ceux qui transcrivent des documents de tradition orale ? Gaston Bergeron choisit de franciser l'orthographe des mots d'origine anglaise : aussi, à titre d'exemple, il inscrit « ouâguine » quand d'autres auraient choisi « waguine » pour signaler par cette graphie sa langue d'origine. Mais ce sont là des querelles de grammairiens qu'il importe d'ajourner pour savourer la poésie de cette compilation qui affleure à travers le traitement méthodique des données. Le passé historique de certains mots en réjouira plus d'un : une langue, c'est aussi une histoire. Elle en est même la condition. On y apprend de ces petits détails savoureux qui démontrent qu'un parler ne se résume pas à un lexique soumis à la discipline alphabétique, mais une manière d'augmenter la réalité.

Et pour combler la mesure, l'auteur a eu la formidable idée de regrouper les mots et les locutions par thèmes : agriculture, alcool, animaux, chantiers forestiers, traits de caractères, pour en citer quelques-uns. Il facilite ainsi la tâche aux créateurs de toutes disciplines, aux pédagogues, aux divers agents culturels friands d'expressions du terroir pour illustrer certains domaines de leurs interventions. Les ethnologues y trouveront un réservoir inépuisable d'expressions qui concernent leur champ d'études. Quant à l'amoureux des mots, il pourra s'y abreuver jusqu'à plus soif. À la toute fin, l'auteur a eu la délicatesse de laisser une page à l'usage de ses lecteurs. Ces derniers pourront y consigner les mots et expressions qu'ils considéreront appartenir de droit à cette confrérie lexicale. J'y ai déjà inscrit quatre entrées : simpasse, bête à manger du foin, un p'tit rien tout nu tout blanc (pour une chose sans valeur), bon bête (bon jusqu'à en être bête). Et ce n'est qu'un début !

Voilà un bel héritage que Gaston Bergeron lègue à sa « province » natale : la manière qu'elle a eue et qu'elle a toujours de se nommer à travers son histoire. Car qu'est-ce que nommer ? Je laisse à Gilles Vigneault le soin de nous l'apprendre : « Le mot, tu vois/C'est le mode d'emploi ».

BERTRAND BERGERON
Saint-Bruno en Lac-Saint-Jean

BLANCHARD, NELLY et FAÑCH POSTIC (dir.). *Au-delà du Barzaz-Breiz, Théodore Hersart de La Villemarqué*. Brest, Centre de recherche bretonne et celtique, Université de Bretagne Occidentale, « Collectif », 2016, 298 p. + CD. ISBN 979-10-92331-26-4.

Publié en 2016, sous la direction de Nelly Blanchard et Fañch Postic, *Au-delà du Barzaz-Breiz, Théodore Hersart de La Villemarqué* regroupe les interventions d'une douzaine de chercheurs prononcées lors des deux journées d'étude organisées par le Centre de recherche bretonne et celtique de l'Université de Bretagne Occidentale, à l'occasion du bicentenaire de naissance de l'auteur du *Barzaz-Breiz*, à l'automne 2015.

Pour le bénéfice de ceux et celles qui ne seraient pas familiers avec le *Barzaz-Breiz*, il convient, avant de s'attarder à ces textes, de présenter rapidement cette œuvre qui a occulté toutes les autres de ce savant collecteur, littérateur et historien breton. Publié la première fois en deux volumes en 1839, aux Éditions Charpentier à Paris, le *Barzaz-Breiz* est un recueil de chansons bretonnes, qui occupe une place importante dans l'histoire de la littérature bretonne et, par le fait même, dans celle de la littérature française, voire de la littérature régionale. Ces chants populaires bretons, ainsi que le souligne le sous-titre, *Chants populaires de la Bretagne*, ont connu une deuxième édition

considérablement augmentée et plus bretonnante, en 1845, chez Didier et Cie. Une édition en un seul volume paraît en 1867, année où éclate la querelle du *Barzaz-Breiz*, quant à l'authenticité de son contenu. Le collecteur a-t-il vraiment recueilli ces chants (en breton) ou les a-t-il transformés, voire composés en grande partie lui-même ? Autrement dit, le *Barzaz-Breiz* a-t-il une valeur historique et philologique ? Peut-on alors s'y référer en toute sécurité si l'on veut refaire l'histoire de la Bretagne et de la langue bretonne ? Voilà la raison de cette violente polémique. Dans sa thèse de doctorat soutenue en 1960, soit près de cent ans après la querelle, Francis Gourvil prend nettement position : le *Barzaz-Breiz* n'est ni sûr ni authentique, alors que, dans ses travaux, Donatien Laurent, qui, lui, a eu accès, aux carnets de notes de La Villemarqué, en arrive à la conclusion contraire. Ethnologue de formation fort reconnu dans son milieu, Laurent a donc tranché une fois pour toutes : le *Barzaz-Breiz* de La Villemarqué est un instrument fiable, reposant « sur un travail de collecte de chants populaires », que l'auteur a certes parfois arrangés en compilant diverses versions d'un même chant, y ajoutant çà et là quelques éléments absents dans l'une ou l'autre version, voire quelques fois en y inventant quelques textes. Plusieurs chercheurs, au cours des ans, ont, dans leurs travaux, ajouté à la connaissance du recueil et de son auteur, en privilégiant tantôt l'idéologie et les mentalités de l'époque où le recueil a été compilé, l'histoire et l'historiographie linguistique bretonnes, etc. Bref, ce recueil, qui repose dans nombre de bibliothèques pour son importance et sa qualité, n'a pas fini d'intéresser spécialistes, chercheurs et le public en général. Ils sont presque unanimes : le *Barzaz-Breiz* a révolutionné la littérature et la culture bretonnes et a connu un retentissant succès non seulement en France mais aussi à l'étranger, tout en influençant nombre de chercheurs et collecteurs.

Ceci étant, revenons aux interventions des journées d'étude, qui ont rassemblé une douzaine de chercheurs émérites dans le but de permettre une nouvelle approche de l'homme, La Villemarqué, et de son œuvre, et de jeter un regard neuf sur ce chercheur collecteur. Ces contributions originales portent sur des éléments parfois inconnus de cet auteur, dont, entre autres sujets, l'importance qu'il a apportée à la littérature médiévale, à la langue bretonne, à la culture galloise, à la religion, aux postes qu'il a occupés et aux activités qu'il a exercées dans diverses associations. Ainsi cet ouvrage entend élargir les connaissances sur l'homme et sur son œuvre, en proposant tantôt de nouvelles approches relatives au collecteur et animateur que La Villemarqué a été au cours de sa prodigieuse carrière. L'ouvrage est structuré selon quatre axes bien définis : les origines de l'homme (« Le terreau »), le collecteur de contes (« L'œuvre au-delà du *Barzaz-Breiz* »), la pratique du breton (« Terrains de prédilection ») et l'homme politique à Quimperlé